

LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES

D'OCTAVE MIRBEAU

ET PETARD D'HENRI LAVEDAN

Je vais essayer de rapprocher *Les Affaires sont les affaires*, de Mirbeau, d'une pièce aujourd'hui oubliée, *Pétard*, d'Henri Lavedan, jouée le 2 avril 1914 au Gymnaseⁱ. Le rapprochement nous est suggéré par la lecture des articles des critiques dramatiques de l'époque. Duquesnel, du *Gaulois* (3.04.14) estime que Lavedan "a repris et creusé à vif" le personnage de Lechat. Nozière déclare (5.04.14) que "*Pétard est un cousin de Lechat*". Léon Blum écrit sous le pseudonyme de Guy Launay dans *Le Matin* (2.04.14) que "*Pétard rappelle, mais avec un grossissement considérable, l'Isidore Lechat de Les Affaires sont les affaires*." Ces critiques, même s'ils ne sont pas infaillibles, ont une remarquable connaissance du théâtre. Je ne pense donc pas m'égarer en m'engageant, à leur suite, dans la voie d'une comparaison. Je me bornerai naturellement à l'essentiel.

HENRI LAVEDAN

Il me paraît indispensable, avant toute autre considération, d'esquisser un portrait d'Henri Lavedan. Il fait en effet partie de ces auteurs de 1900 qui, après avoir connu leur heure de gloire, sont maintenant presque ignorés. Lavedan a vécu à cheval sur deux siècles puisque, né en 1859, il est mort en 1940. Son père dirige *Le Correspondant*, revue catholique fort conservatrice. Henri Lavedan, même si sa plume est souvent impertinente, est certainement marqué par son origine. Il rejoint en effet plus tard le camp des anti-dreyfusards. Il se destine très tôt à la carrière des lettres et il pratique avec un certain succès divers genres. Il commence à publier une série de dialogues spirituels, dont un des plus amusants est *La Haute*ⁱⁱ, de 1891, où il raille avec esprit les aristocrates

de la fin du siècle. Sa réussite dans ce genre l'incite à écrire pour la scène et il y multiplie les succès. Les plus intéressantes de ses pièces sont, outre *Pétard*, *Le Prince d'Aurec* et *Viveurs*, joués au Vaudeville en 1892 et 1895, *Le Nouveau jeu* et *Le Vieux marcheur*, joués aux Variétés en 1898 et 1899, *Le Marquis de Priola* et *Le Duel*, joués à la Comédie-Française en 1902 et 1905ⁱⁱⁱ. *Le Prince d'Aurec* est une satire assez vive de la noblesse, que Lavedan, sous l'influence d'Édouard Drumont, accuse de trop frayer avec la finance israélite. Il est refusé à la Comédie-Française, car Jules Claretie, l'administrateur général, craint de scandaliser ses abonnés aristocratiques. Albert Carré, directeur du Vaudeville, l'accepte et le joue plus de cent fois. *Viveurs* et *Le Vieux marcheur*, brillamment joués par Réjane et Albert Brasseur, sont des descriptions pleines de verve du monde où l'on s'amuse. Le personnage principal du *Vieux marcheur*, Labosse, qui courtise les jeunes femmes à un âge où il devrait renoncer à elles, est presque un type. *Le Marquis de Priola* est une tentative ambitieuse pour transposer à l'époque de Lavedan le mythe de Dom Juan. *Le Duel* est, au moment où la loi de séparation de l'Église et de l'État est promulguée, un appel à l'apaisement. Henri Lavedan renonce au théâtre après la Grande guerre. Il sent en effet que la société a changé et que le lien qui l'unissait au public est rompu. Il aime mieux rester sur le souvenir de ses anciens succès que courir, à l'époque du Cartel, des aventures théâtrales dangereuses. Il écrit, entre autres œuvres, des romans comme *Le Chemin du salut*^{iv}, qui paraît en 1920 et 1921, et, en 1928, un récit historique, *Monsieur Vincent aumônier des galères*^v, sur la vie de Saint Vincent de Paul. Jean Anouilh a tiré de ce récit un scénario pour un film produit par Maurice Cloche en 1947, *Monsieur Vincent*. Le rôle principal était interprété par Pierre Fresnay. Henri Lavedan publie aussi d'intéressants mémoires dans *La Petite Illustration* de 1933 à 1938. Il se demande, avec une lucidité un peu triste, ce qui restera de lui.

LES HOMMES D'AFFAIRES

Octave Mirbeau et Henri Lavedan veulent être des peintres fidèles de leur temps. Ils renouvellent, en lui donnant beaucoup plus d'ampleur, un personnage d'hommes d'affaires qui existe déjà au dix-neuvième siècle. Ses représentants les plus connus sont le Mercadet de Balzac et le Teissier des *Corbeaux* d'Henry Becque. Octave Mirbeau déclare à Jules Rateau : "*J'ai mis au théâtre, non plus le financier ou le banquier, mais le brasseur d'affaires, personnage nouveau dans un monde nouveau. Je me*

suis efforcé de le rapprocher de la vie telle qu'elle est, telle que nous la connaissons." Henri Lavedan s'exprime dans des termes analogues devant le journaliste Robert Dorgeval (30.03.14) : *"J'ai porté à la scène un homme parvenu à la fortune, un grand brasseur d'affaires, à un moment épanoui de sa vie, dans la plénitude de son genre de célébrité, dans l'exercice des jouissances conquises."* Il tient des propos voisins le 31.03.14 devant un journaliste qui signe "Tout-Paris" : *"J'ai imaginé, dit-il, un type de parvenu richissime, un brasseur d'affaires vaniteux, tyrannique, despote ; mais ce caractère ne vise personne, ni directement, ni indirectement."*

Les deux auteurs ont, même s'ils ne l'avouent pas, des modèles précis en tête lorsqu'ils écrivent leur pièce. Octave Mirbeau vise plusieurs personnalités qu'il a connues. Il songe à Charles Lalou, directeur de *La France*, où il avait débuté en 1884. Il se souvient d'un ancien panamiste, Eugène Letellier. Il fonda en 1892, avec Fernand Xau, *Le Journal*, dans lequel Mirbeau écrit longtemps. Lui et les siens évincèrent ensuite Xau. Mirbeau s'en prend aussi à Mandel, administrateur délégué et le plus important commanditaire de la maison d'édition Ollendorff. Mirbeau avait eu affaire à lui à propos d'une réédition illustrée du *Calvaire* et s'était gaussé de ses bévues. Le modèle de Pétard est plus difficile à identifier. Une allusion de P. A. Schayé à un collectionneur célèbre et hautement décoré reste obscure, et un rapprochement, établi par Henry Bordeaux dans *L'Éclair* du 2.11.31 entre Pétard et l'escroc Rochette, n'est pas très convaincant.

Isidore Lechat et Pétard ont des activités multiples. Ils sont, non des industriels à proprement parler, mais des manieurs d'argent. Ils disposent d'énormes capitaux dont ils veulent tirer le meilleur parti possible. Ils se lancent dans n'importe quelle entreprise pourvu qu'elle soit rentable. Isidore Lechat se définit fort bien lorsqu'il s'exclame : *"Ah ! les grosses affaires... où l'on brasse les hommes à pleines foudres... et les millions à pleines mains... les millions des autres... hé ? les travaux gigantesques... les ponts... les ports... les mines... les tramways... J'aime ça. C'est ma vie"* (I, 5). Pétard se targue d'être *"un organisateur audacieux, acharné, qui a mis sur pied cent affaires et qui les mène de front sans être emporté par elles"* (II, 8). Ils ont tous les deux un flair remarquable et Lechat, qui est maintenant au sommet de sa réussite, s'est tiré des pires situations. Il s'est spécialisé, comme il le dit lui-même, dans les grands travaux. Il creuse des ports et s'intéresse, dans la pièce, à l'énergie hydroélectrique. Il possède aussi un journal. Pétard a des activités plus diversifiées. Il a des intérêts dans le matériel sanitaire,

dans l'industrie alimentaire, dans l'automobile et même dans le cinéma, dont il pressent l'avenir. Tous deux représentent le capitalisme sous sa forme la plus dynamique et ils sont fort utiles. Isidore Lechat ne se trompe pas lorsqu'il dit, à propos du peuple : *"Moi... je lui donne des routes... des chemins de fer... de la lumière électrique... de l'hygiène... un peu d'instruction... des produits bon marché... et du travail"* (III, 2).

LE COMPORTEMENT DE LECHAT ET DE PETARD

Les deux hommes se ressemblent par des comportements que suggèrent leurs noms. Celui de Lechat évoque un chat ou plutôt, comme il le dit lui-même, un *"Chat-Tiggre"* (I, 5), fourbe, avide, et toujours prêt à bondir. Le nom de Pétard est très sonore : *"Et dès qu'on le prononce, s'écrie-t-il, ça s'allume tout seul et ça part dans tous les sens, en l'air, en plein nez, dans les jambes"* (I, 11). Isidore Lechat, qui vit dans un tourbillon perpétuel, pourrait d'ailleurs revendiquer ce nom, plus que Pétard celui de Lechat.

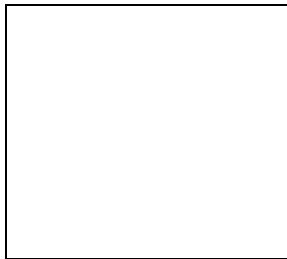
Lechat et Pétard sont tous les deux issus du peuple et, à une époque où la République est encore jeune, ils ont l'impression de perpétuer la Révolution de 1789. Il leur semble que, grâce à eux, l'histoire se répète. Lechat se targue d'être prolétaire et socialiste et il déclare avec satisfaction : *"Nous ne sommes pas des gens de l'ancien régime, nous autres... des comtes... des ducs. Nous sommes de francs démocrates, pas vrai ?... des travailleurs"* (I, 5). Pétard est le fils d'un ouvrier de Paris fusillé par les Versaillais, pour avoir participé à l'exécution d'un évêque pendant la Commune : *"Je suis donc, proclame-t-il avec une ostentation goguenarde, Parisien de Paris, ouvrier du peuple et fils d'un plombier qui a reçu du plomb. Quel chemin j'ai fait !"* (I, 11).

Cette fierté due à leur origine modeste ne les empêche pas d'être fascinés par l'aristocratie. Même si la Troisième République la tient à l'écart des affaires du pays, elle conserve un grand prestige mondain. Lechat et Pétard achètent tous les deux de magnifiques châteaux, celui de Persanche et celui de Vauperdu. Tout en prenant leur revanche sur l'ancienne classe fortunée, ils sont ravis de s'identifier à elle. Lechat voudrait même ajouter une particule à son nom et il rêve que son fils commence la grande lignée des *"Lechat de Vauperdu"* (I, 5). Il ambitionne une alliance avec le marquis de Porcellet, qui peut lui rendre les plus grands services par ses hautes relations et son prestige mondain. Pétard est ravi de se pavaner dans le château de Persanche. Il garde cependant la tête plus froide que Lechat et il est capable d'y

renoncer, pour les beaux yeux d'une femme qu'il aime, quitte, il est vrai, à envisager d'en acheter un autre.

Lechat et Pétard sont également bouffis de vanité. Ils ont absolument besoin d'éblouir les autres et ils parquent sans se lasser devant eux, comme pour se convaincre eux-mêmes de leur nouvelle supériorité. Lechat aime à s'entourer d'invités qu'il amène à la dernière minute. Pétard est ravi d'entrer à Persanche devant toutes les notabilités du pays. Tous deux prennent soin de faire faire leur portrait, qu'ils accrochent aux murs du château. Lechat étale lourdement sa réussite et se grise de chiffres ; il est tout fier de posséder un domaine de sept mille hectares qui s'étend sur deux départements, huit chefs-lieux de canton et vingt-quatre communes. Pétard chante lui-même avec allégresse ses propres louanges : "*Seul l'avenir, la postérité, claironne-t-il, pourront me donner, sans se tromper, la place qui me convient, et à ce propos-là, j'ai souvent regretté, oui, pour mieux me rendre compte de mon étendue, de ne pas être mon propre petit-fils tant j'aurais été heureux et fier de descendre de moi-même*" (I, 11). Il n'est d'ailleurs pas dupe de lui-même ; il se laisse caricaturer et il reconnaît qu'il a des ridicules.

Lechat et Pétard ont tous les deux une allure vulgaire. Ils parlent beaucoup, sont familiers et goguenards. Lechat se frotte les mains, tape sur l'épaule des gens, se renverse dans son fauteuil et se plante, jambes écartées devant son portrait. Pétard reçoit son secrétaire en peignoir éponge, la tête enturbannée de serviettes, et il se sert du portefeuille de Turgot comme de trousse à ongles. La rapidité de leur ascension ne leur a pas laissé le temps de s'affiner. Ils n'en ont d'ailleurs guère le désir.



Business is business

LES FIGURES DE FEMMES

Les deux pièces contiennent deux figures de femmes originales et assez proches par certains aspects l'une de l'autre. Germaine Lechat, dans *Les Affaires sont les affaires*, et Hélène, dans *Pétard*, sont en effet toutes les deux des pionnières de l'union libre.

Pour bien apprécier leur nouveauté, il faut bien se rappeler que, en 1900, il est, selon la morale habituelle, indispensable, pour un couple, d'être marié. Le mariage est célébré devant le maire et très souvent à l'Église. La société et, pour les croyants, Dieu sont témoins de l'engagement du couple. Celui-ci est supposé être définitif, même si la loi Naquet, qui autorise le divorce, a été promulguée en 1884. Vers 1900, tout un courant de pensée, qui aboutit à des ouvrages comme celui de *L'Évangile du bonheur*, de Charpentier, paru en 1898^{vi}, et *La Réforme du mariage et l'union future*, de Jean-Jacques Renaud, paru en 1905^{vii}, conteste cette morale. Ceux qui s'y rattachent estiment que les rapports entre un homme et une femme ne regardent qu'eux. Ils dévient donc à la société, et à plus forte raison à l'Église, tout droit de contrôle sur eux. Ils pensent d'ailleurs qu'une union n'a pas à être définitive, et les plus audacieux imaginent même des unions de types divers, quitte à préserver les intérêts des enfants. Vivre en union libre est donc, surtout pour les femmes, un acte de révolte ; elles affrontent un sort qui peut être incertain et s'exposent à la réprobation de la société.

Germaine, fille de Lechat, et Hélène appartiennent à cette race de pionnières. Germaine Lechat, écoeuvée par les malversations auxquelles se livre Lechat, tombe amoureuse du jeune ingénieur Lucien Garraud qui travaille pour lui, et se donne à lui. "*J'avais, le lendemain d'une nuit passée avec lui, trop brûlants sur moi, trop vivants en moi... tes paroles... tes caresses... et tes baisers*" (II, 5). Elle tient à ce qu'ils quittent le château de Lechat : "*Je ne puis plus, lui dit-elle... Une bonne fois... mon cher Lucien... soyons ce que nous sommes... bravement... au grand jour... devant tout le monde*" (II, 5). Lorsqu'Isidore Lechat veut qu'elle épouse le fils du marquis de Porcellet, elle finit par dire, au grand scandale de l'assistance : "*Je ne suis pas libre... parce que j'ai un amant*" (III, 3), et elle s'en va avec lui. Hélène, la maîtresse de Philippe de Persanche, est fort différente de Blanche, des *Corbeaux* d'Henry Becque, joué en 1882 ; celle-ci s'estime déshonorée parce qu'elle a couché avec son fiancé qui l'a abandonnée. Hélène refuse de passer pour une jeune fille naïve, surprise par un amoureux impatient. Elle affirme à Philippe qu'il n'a commis aucune faute à son égard et revendique son acte sans la moindre ambiguïté : "*Je veux, s'exclame-t-elle, m'être donnée librement, gaiement, dans l'orgueil et la sérénité.*"

Estime-moi donc de m'être offerte, comme moi je m'estime de m'être laissée prendre. Et tu n'as commis aucune faute" (I, 8). Elle lui rappelle même qu'ils ont couru tous les deux, d'un commun accord, vers le lit du roi dans le château de Persanche ; elle se sentait donc d'humeur aussi amoureuse que lui.

LES DIFFERENCES

Les deux pièces présentent naturellement des différences. Elles concernent surtout Lechat et Pétard, les figures de femmes, la description de la noblesse et la construction de la pièce.

Isidore Lechat est féroce et cynique. Il a édifié sa fortune par toutes sortes de scélératesses. Il a même trahi la confiance d'un de ses associés qui s'est suicidé. Rien ne le dépeint mieux que cette naïve plaidoirie de Mme Lechat : *"Il renie souvent sa parole ?... Il aime à tromper les gens... Dame !... dans les affaires !... Mais c'est un honnête homme, entends-tu ?... un honnête homme"* (I, 1). Il a un goût démesuré du pouvoir, puisque, non content du succès dans ses affaires, il dirige un journal et veut se présenter à la députation. Il est très dur envers ceux qu'il tient sous sa coupe et il est atteint d'une folie qui est à mi-chemin de celle des personnages de Molière et de ceux de Dostoïevski.

Pétard, tout en étant à la tête d'un empire encore plus étendu que celui de Lechat, ne paraît pas être une canaille. Philippe de Persanche, ulcéré par la vente du château, le traite de *"saltimbanque de sottise et d'orgueil"* (I, 5) ; il se moque de *"son arrogance de pirate"* et de *"sa carrure de faux taureau"* (I, 5), et il prononce le mot de *"tripoteur"*, mais il n'allègue rien de précis contre lui. Si elle souffre de sa vie agitée, sa fille Lucile n'a pas honte de lui comme Germaine Lechat de son père. Malgré son tape-à-l'œil perpétuel, il est plus modéré que Lechat. Il a le bon goût de ne pas se lancer dans la politique. *"En fait d'opinions, déclare-t-il, je n'en ai qu'une, qui change tout le temps, la mienne, et je me mets en dehors de tous les partis, afin d'être au-dessus"* (I, 11). Il ne veut même pas de la Légion d'Honneur, car, comme il le dit avec bon sens, *"on risque toujours un bobo de justice dans les affaires les plus droites"* (I, 11). Pétard est très généreux. Il accorde aux gens de la contrée tout ce qu'ils demandent, et, à ce qu'il dit, ses soixante mille ouvriers participent aux bénéfices. Il n'a pas tort de se définir comme *"un homme, un travailleur qui fait de l'action, et du bien"* (II, 8).

Le personnage d'Hélène est assez différent de celui de Germaine. Hélène n'est pas seulement une pionnière de l'union libre. Elle se

transforme assez vite en demi-mondaine. Fille d'un professeur pauvre et infirme, elle prend de riches amants, et, lorsque son amie Lucile lui dit que l'argent ne fait pas le bonheur, elle répond avec une logique irréfutable : "*Non, mais si je dois être malheureuse, je serai au moins riche*" (I, 10). Elle finit d'ailleurs par épouser Pétard. Celui-ci lui déclare, avec sa modestie habituelle : "*Moi, je suis un surhomme, et vous une surfemme*", et il conclut : "*Vous allez voir ! Quelle carrière ! À nous deux nous dominerons le monde*" (II, 7). Lavedan a esquissé un personnage immoral et intéressant, qui reste un peu flottant.

Les nobles ne se comportent pas de la même manière dans les deux pièces. Le marquis de Porcellet, des *Affaires*, esclave d'habitudes dispendieuses, et incapable de s'adapter au monde moderne, est voué à la déchéance. Lechat ne se trompe pas lorsqu'il l'imagine dans l'avenir, "*traqué par tous les hommes de loi... tombant de saisies en ventes, promenant à travers tous les tribunaux [son] fameux blason, coiffé de papier timbré*" (III, 2). Le marquis de Persanche est beaucoup plus énergique. Il vend son château pour payer, non ses propres dettes, mais celles de son oncle, et il déclare à son fils : "*Je n'avais plus que cent mille francs. Il fallait donc vendre et j'ai vendu. J'ai bien fait*" (I, 5). Il semble bien plus capable de commencer une nouvelle existence que le marquis de Porcellet.

La pièce de Lavedan est beaucoup moins bien charpentée que celle de Mirbeau. Mirbeau concentre toute la lumière sur Lechat. Il retarde habilement sa venue, et Lechat, lorsqu'il apparaît, captive le spectateur. Lavedan, lui, commence très bien sa pièce. L'entrée tonitruante de Pétard au château de Persanche est très réussie. Il épuise cependant trop vite ses effets et, si les scènes où l'on retrouve Pétard restent brillantes, il s'égaré dans une double intrigue amoureuse entre Hélène et Philippe et Hélène et Pétard. La ligne directrice de sa pièce est loin d'avoir la netteté de celle de Mirbeau.

LES INTERPRETATIONS

Les deux pièces sont jouées par des acteurs de premier plan, Maurice de Féraudy et Lucien Guitry, et plaisent beaucoup au public. *Les Affaires sont les affaires* est joué cinquante-six fois la première année et souvent repris. *Pétard* obtient soixante-huit représentations.

Mirbeau doit triompher de diverses difficultés pour faire accepter *Les Affaires sont les affaires* à la Comédie-Française. Les Comédiens Français lui tiennent rigueur d'un article virulent paru dans *Le Figaro* du

26 octobre 1882 sur les comédiens et de diverses chroniques acerbes. Le Comité de lecture reçoit la pièce à corrections le 24 mai 1901. La formule équivaut à un refus poli. Cinq mois plus tard le Comité de lecture est supprimé. L'administrateur général, Jules Claretie, qui n'est certainement pas étranger à sa suppression, reste seul maître du choix des pièces. Il décide alors de jouer *Les Affaires sont les affaires*. Mirbeau envisage d'abord de confier le rôle de Lechat à Silvain. Silvain est un acteur subtil, doué d'une excellente diction, mais son jeu, un peu statique, ne convient pas à Lechat. Il rend le rôle de lui-même. Jules Claretie choisit alors pour le remplacer Maurice de Féraudy. Il attrape à merveille le personnage et réussit là sa plus grande création. Il rend parfaitement son agitation et son aspect à la fois bouffon et tragique. Il est, selon Catulle Mendès, du *Journal* (21.04.03), "*farce, violent, bon enfant, féroce*". Henri de Weindel loue, dans *La Vie illustrée*, "*sa vie intense et son naturel prodigieux*". Il reprend le rôle près de 1.300 fois au cours de sa carrière.

Lavedan écrit *Pétard* pour Lucien Guitry, qui y est aussi brillant que Féraudy dans *Les affaires sont les affaires*. Il se grime à la perfection et il compose un personnage énorme et haut en couleur. Joseph Galtier décrit ainsi son apparition : "*Il a une face épaisse de spéculateur bien nourri, une moustache de Gaulois ivre et mal peigné, une tignasse de rouquin solide. Le nez est piqué et trognonne*." Il est, d'après lui, "*monumental*", et un journaliste qui signe R. D. a les mêmes impressions que lui. Guitry, selon lui, est "*caricatural, épique et bon garçon. Il est trivial et sympathique*."

CONCLUSION

La comparaison entre les deux pièces me paraît justifier pleinement les remarques des journalistes qui les ont vu jouer toutes les deux. L'influence de Mirbeau sur Lavedan, qui était fort différent de lui, est évidente, et elle constitue une nouvelle preuve de l'intérêt qu'a suscité *Les Affaires*. Lavedan n'a pas la puissance de Mirbeau et sa plume est beaucoup plus boulevardière. *Pétard* n'en contient pas moins quelques scènes réussies et sa lecture complète très agréablement celle des *Affaires*.

Philippe BARON
Université de Franche-Comté

DEBAT

- Pierre MICHEL : Le père Lavedan n'était peut-être pas aussi libéral que vous l'avez dit. Très réactionnaire, il tenait la chronique politique du *Figaro*, et, en 1877, après le *golpe* du 16 mai, il a été directeur de la librairie et, à ce titre, chargé de censurer toutes les publications subversives aux yeux du gouvernement de l'Ordre moral. Le milieu d'origine d'Henri Lavedan était donc très conservateur et bien-pensant. Mais son penchant pour la satire a dû le mettre un temps en marge de l'idéologie de son milieu. Il aimait la belle vie et avait de la société de son temps et des classes dominantes une vision critique, qui apparaît par exemple dans une nouvelle de 1885 louée par Mirbeau, *Mamzelle Vertu*, publiée en même temps que les *Lettres de ma chaumière*, et chez le même éditeur, Laurent. Il y démystifiait la philanthropie des riches, telle qu'elle est incarnée par le prix Monthyon décerné par l'Académie. Puis il a évolué. Il a continué à écrire des dialogues, brillants et pas toujours très bien reçus dans le monde. Mais il a voulu viser plus haut et a aspiré à l'Académie, naguère moquée. Comme Richepin et beaucoup d'autres, il a dû rentrer dans le rang et "faire ses preuves", en 1898, à l'occasion d'une double bataille, l'affaire Dreyfus, bien sûr, et l'affaire du *Balzac* de Rodin, où il a choisi le mauvais camp. Il a rédigé, au nom de la Société des Gens de Lettres, la lettre refusant injurieusement le *Balzac*, et, soutenu par l'écrasante majorité anti-dreyfusarde du quai Conti, il a été largement élu contre son ex-ami Paul Hervieu, dreyfusard mondain. J'en arrive à ma question : quelle est la portée sociale de *Pétard*, par rapport aux *Affaires* ?

- Philippe BARON : Il y a beaucoup moins de mise en cause de la société, c'est évident. Il s'agit d'une satire amusante et amusée, où l'on retrouve un peu du Lavedan du début. Mais le personnage est beaucoup moins fort, et aussi moins méchant, qu'Isidore Lechat.

- Pierre MICHEL : Les pointes sont émoussées, il n'y a pas de vitriol ?

- Philippe BARON : Non, pas de vitriol. Il était un conservateur satirique. Plutôt satirique à ses débuts, plutôt conservateur par la suite, sous l'influence de son milieu. C'est son père qui l'avait incité à écrire des dialogues légers ; preuve d'un relatif libéralisme, tout conservateur qu'il ait été.

i. Sur l'ensemble de la question, consulter : Octave Mirbeau, *Les Affaires sont les affaires*, présenté par Pierre Michel (Éditions de Septembre, 1994) ; Henri Lavedan, *Pétard* (Albin Michel, 1931) ; et les dossiers de la BNSAP, fonds Rondel, Rf. 63.887 (Lavedan), Rf. 63.775 (*Les Affaires sont les affaires*) et Rf. 67.199 (*Pétard*).

ii. Kilb, 1891.

iii. *Le Prince d'Aurec* fut édité chez Calmann-Lévy en 1894, *Viveurs*, *Le Nouveau jeu*, *Le Vieux marcheur* et *Le Marquis de Priola* chez Flammarion en 1905, 1907, 1909 et sans date, *Le Duel* chez Ollendorff en 1906.

iv. Plon.

v. Plon.

vi. Ollendorff, 1898.

vii. Flammarion.